

CAHIER THÉÂTRE EN COULISSE!
VOLUME 9, NUMÉRO 1 | AUTOMNE 2012 ET HIVER 2013



La Comédie Humaine

**BANQUE
NATIONALE**

PRÉSENTE

DES SOURIS & DES HOMMES

DE JOHN STEINBECK



NORMAND BLAIS | ROBERT BROUILLETTE | TOMMY CHEVRETTE | YANNICK CODERRE | MICHÈLE DESLAURIERS | PAUL DION | DUMONT/GRÉGOIRE GILBERT DUPUIS | SÉBASTIEN FILION | ROXANE GARIÉPY | PIERRE GENDRON | JULIE GOBIN | PASCAL GRÉGOIRE | ADRIEN LACROIX PIERRE-GUY LAPOLTE | MARTIN LAVIGNE | SYLVIE LONGTIN | MAXIME MAILLOUX | MICHEL MONTREUIL | JOËLLE MORIN | ANDRÉ RICHARD PIERRE RIVARD | RICHARD ROBITAILLE | DENIS ROY | ANDRÉANNE SIMARD | ANNICK TREMBLAY

**Hydro
Québec**

Pro Doc
Le médicament générique par excellence

**Hochelaga-Maisonneuve
Montréal**
Maison de la culture Mercier

**SODEC
Québec**

eeq
Eco Entreprise Québec

TUEJ





MOT DE LA DIRECTION

— SYLVIE LONGTIN ET MARTIN LAVIGNE

Bienvenue au théâtre !

C'est avec plaisir que nous vous offrons ce chef-d'œuvre du théâtre américain *Des souris et des hommes* de John Steinbeck. Cette pièce magistrale et impérissable est remplie de qualités essentielles et fondamentales qui font que nous nous devions de vous la présenter. Que ce soit pour la touchante histoire, les caractéristiques des personnages, la profonde amitié entre Georges et Lennie, le rêve, le besoin de parler, le regard tendre sur la différence des hommes, la pauvreté, la misère, la solitude, le mal de vivre, l'intimidation, le racisme, etc., on peut difficilement rester indifférent devant ce texte parfois drôle, parfois triste, mais surtout captivant et si riche en émotion.

La mission de La Comédie Humaine est aussi de porter sur scène des sujets à réflexion, des thèmes intemporels, un message percutant pour créer des spectacles signifiants qui transmettent notre passion, nos connaissances et nos ambitions.

Nous vous souhaitons d'apprécier le travail de tous les artisans qui mettent leur cœur, leur âme et leur volonté pour réussir à vous toucher intellectuellement et émotionnellement, pour vous transporter dans l'univers américain des années 1930, juste après la grande crise économique.

Vous trouverez certainement des pistes de réflexion à travers cette œuvre; elles vous permettront de tisser des liens avec notre époque.

En vivant cette expérience théâtrale avec La Comédie Humaine, nous espérons vous livrer toute la symbolique de cet art vivant qu'est le théâtre. Art du moment présent, du respect collectif et lieu d'apprentissage ludique et quand même sérieux.

Bon spectacle et n'hésitez pas à nous consulter et à communiquer avec nous.

Merci beaucoup !

SOMMAIRE

COMÉDIENS ET PERSONNAGES	4
CONCEPTEURS ET ÉQUIPE DE PRODUCTION	6
JOHN STEINBECK ET SON ŒUVRE	8
L'AMÉRIQUE DE STEINBECK : DES ROARING TWENTIES À LA 2 ^E GUERRE MONDIALE	11
LE MOUVEMENT DES DROITS CIVIQUES	15
LA BELLE PROVINCE DE 1918 À 1965	16
LA VIE CULTURELLE DANS LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE : QUELQUES REPÈRES	19

ÉQUIPE DES CONCEPTEURS ET DE LA PRODUCTION

TRADUCTION ET ADAPTATION	MICHEL DUMONT ET MARC GRÉGOIRE
METTEURE EN SCÈNE	MICHÈLE DESLAURIERS
ASSISTANTE À LA MISE EN SCÈNE ET DIRECTRICE DE PRODUCTION	ANDRÉANNE SIMARD
CONCEPTEUR DES DÉCORS ET ACCESSOIRES	NORMAND BLAIS
CONCEPTEUR DES COSTUMES	PIERRE-GUY LAPOLINÉ
CONCEPTEUR DES ÉCLAIRAGES, RÉGIE ET MANIPULATION DES ÉCLAIRAGES	TOMMY CHEVRETTE
RÉGIE GÉNÉRALE ET MANIPULATION DU SON	JULIE GOBIN
CONCEPTEUR DE LA MUSIQUE ORIGINALE DE L'ENVIRONNEMENT SONORE	MICHEL MONTREUIL
DIRECTEUR TECHNIQUE ET CONSTRUCTION DU DÉCOR	SÉBASTIEN FILION
RÉDACTEUR EN CHEF DU CAHIER THÉÂTRE	PASCAL GRÉGOIRE
CORRECTEURS	JOHANNE BENOÎT ET PASCAL GRÉGOIRE
CONCEPTION GRAPHIQUE	ROXANE GARIÉPY
AUTEUR DE LA COURTE PIÈCE PRÉPARATOIRE <i>DE LA DOUCEUR DES SOURIS DANS LES MAINS DES HOMMES</i>	GILBERT DUPUIS
MISE EN SCÈNE DE LA COURTE PIÈCE	MARTIN LAVIGNE
COMÉDIENS DE LA COURTE PIÈCE	MAXIME MAILLOUX YANNICK CODERRE



La Comédie Humaine

TEL-JEUNES
www.teljeunes.com
1 800 263-2266

COORDONNÉES DE LA COMÉDIE HUMAINE

2835, rue Mathys, Sainte-Marthe-sur-le-Lac (Québec) J0N 1P0
Téléphone : 450 623-3131 | Télécopieur : 450 623-6610
Courriel : info@lacomediehumaine.ca
www.lacomediehumaine.ca

Si vous avez des questions à poser aux artisans de la production, n'hésitez pas à le faire par l'entremise d'Internet ou par téléphone.

Note : Les opinions exprimées dans les articles de cette publication n'engagent que leurs auteurs.

NOTE IMPORTANTE :

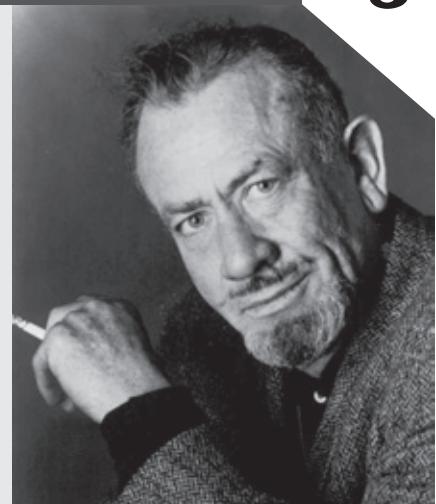
Réaliser les différentes sections du cahier *En coulisse!* suppose la consultation de nombreuses sources d'information. Nous ne mentionnons pas ici les ouvrages essentiels auxquels nous avons eu recours. Pour les consulter, veuillez en faire la demande au personnel de La Comédie Humaine. Si nous ne les avons pas cités au fil du texte, c'est que nous ne voulions pas alourdir un texte déjà serré et dense. Ainsi, le lecteur curieux gagnera à lire les auteurs ayant nourri notre réflexion.

JOHN STEINBECK

John Steinbeck (1902-1968) est né le 27 février 1902, à Salinas, en Californie, et a étudié à l'Université de Stanford. Dans sa jeunesse, il a travaillé comme ouvrier agricole et cueilleur de fruits.

Son œuvre comprend *La Coupe d'or* (1929), *Les Pâturages du ciel* (1932), *Au dieu inconnu* (1933), *Tortilla Flat* (1935), *En un combat douteux* (1936), *Des souris et des hommes* (1937) et *Les Raisins de la colère* (1939; Prix Pulitzer, 1940), *Lune noire* (1942), *La Perle* (1945), *Les Naufragés de l'autocar* (1947), *À l'est d'Éden* (1952), *L'Hiver de notre mécontentement* (1961) et *L'Amérique et les Américains* (1968).

Steinbeck a reçu en 1962 le prix Nobel de littérature. Il est décédé le 20 décembre 1968, à New York.



MOT DE LA METTEURE EN SCÈNE – MICHELE DESLAURIERS

L'action se situe en Californie, entre les deux guerres, à une époque de crise économique difficile, sur une immense ferme où l'on engage des hommes qui parcourent le pays à la recherche de travail pour survivre...

Les temps sont durs, c'est une époque du « chacun pour soi » et du « sauve-qui-peut » qui crée chez chacun une immense solitude.

Personne n'a les moyens de prendre soin de son voisin, de peur de perdre le peu qu'il a gagné.

Et voilà que deux individus à contrecourant se présentent, l'un brillant et débrouillard, l'autre déficient et limité, mais d'une force physique extraordinaire.

Ces deux êtres que tout sépare, à première vue, ont un rêve en commun : devenir propriétaires d'une terre, avoir leur petite maison à eux, cultiver et travailler à leur rythme, ne plus être les esclaves d'un « boss », bref, devenir complètement autonomes.

Leur solidarité et leur complicité leur donnent l'espoir de se sortir de cette misère accablante et abêtissante.

Parmi ce monde d'hommes durs et inquiets, une femme poursuit aussi son rêve : devenir une grande actrice de cinéma à Hollywood. Mais la fatalité plane sur leur innocence et leurs différences. Pourront-ils poursuivre leurs rêves ou le destin va-t-il en décider autrement ?

Des personnages attachants, des scènes émouvantes, un auteur d'une grande force et d'une grande délicatesse, voilà une pièce qui nous amène à nous questionner à la fois sur notre propre solitude, notre compassion, nos amitiés et nos rêves parfois si difficiles à réaliser avec tous les écueils qu'ils comportent.

Et lorsque se termine le spectacle, les dernières répliques de la pièce s'impriment dans notre cœur, et ce, pour toujours.

MICHÈLE DESLAURIERS METTEURE EN SCÈNE ET COMÉDIENNE

Le travail du metteur en scène est au centre de la production théâtrale. Il doit comprendre le texte dans tous les sens, choisir la vision artistique du spectacle, collaborer avec les concepteurs et l'équipe de production, puis guider les comédiens dans leur travail tout au long des répétitions. C'est en se laissant mener par sa compréhension et par son imagination que le metteur en scène construira tous les autres aspects de la production.

Michèle Deslauriers est la metteure en scène des pièces *La Vie de Galilée*, *Bousille et les Justes*, *Les Palmes de M. Schutz*, *Devinez Qui ? Dix petits nègres*, 2011, revue et corrigée et de trois opérettes : *La Péchichole*, *Ciboulette* et *La Chauve-Souris* avec l'*Opéra Bouffe du Québec*.

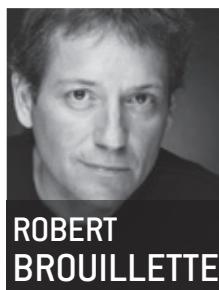
Elle est aussi comédienne pour deux émissions humoristiques à Radio-Canada : dans *À la Semaine prochaine*, à la radio, elle incarne la voix de plusieurs personnages, et à la télé, dans *Et Dieu créa Laflaque*, elle fait, entre autres, la voix de Georgette Laflaque. Elle a interprété Madge dans la série *Le coeur a ses raisons* à TVA. Elle cumule les rôles au théâtre, au cinéma et à la télé.



PHOTO PRISE LORS D'UNE LECTURE DE LA PIÈCE

COMÉDIENS ET PERSONNAGES

Les personnages de la pièce vus par la metteure en scène et une brève biographie des comédiens (par ordre d'entrée en scène).



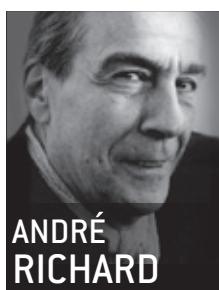
ROBERT BROUILLETTE

PRIX : DEUX METROSTAR POUR LE TÉLÉROMAN *4 ET DEMI*
AU CINÉMA : *KARMINA I ET II, UN HOMME ET SON PÉCHÉ...*
À LA TÉLÉVISION : *L'AUBERGE DU CHIEN NOIR, 4 ET DEMI, BLANCHE, KM/H...*
AU THÉÂTRE : *LES PALMES DE M. SCHUTZ, LA VIE DE GALILÉE, L'AMOUR EN OTAGE, 10-4, MOON OVER BUFFALO...*



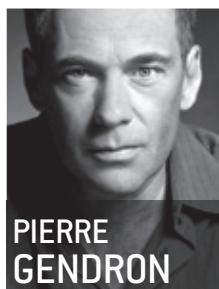
PAUL DION

PRIX : NOMINATION AUX PRIX JUTRA POUR *HISTOIRE DE PEN*
AU CINÉMA : *LA RUN, BUM RUSH, LE SECRET DE MA MÈRE, HISTOIRE DE PEN...*
À LA TÉLÉVISION : *LE TEMPS D'UNE PAIX, MUSÉE EDEN, PROVIDENCE, CORMORAN...*
AU THÉÂTRE : *VU DU PONT, DOUZE HOMMES EN COLÈRE, LES PALMES DE M. SCHUTZ...*



ANDRÉ RICHARD

PRIX : HOMMAGE VILLE DE MONTRÉAL
AU CINÉMA : *LES MAINS DANS LES POCHE, ELVIS GRATTON III, OFFRE D'EMPLOI, LA REINE ROUGE...*
À LA TÉLÉVISION : *FANFAN DÉDÉ, 19-2, LES BOUGON...*
AU THÉÂTRE : *CONTES URBAINS, CHARBONNEAU ET LE CHEF, LES LEÇONS D'AMOUR DE MOLIÈRE...*



PIERRE GENDRON

PRIX : DEUX NOMINATIONS AUX PRIX GÉMEAUX (*HOMMES EN QUARANTAIN ET RAMDAM*)
AU CINÉMA : *THE HIGH COST OF LIVING, LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME, 20H17 RUE DARLING...*
À LA TÉLÉVISION : *PENTHOUSE 5-0, VIRGINIE, LA VIE LA VIE, HOMMES EN QUARANTAIN, DESTINÉES, RAMDAM...*
AU THÉÂTRE : *SWEET CHARITY, SCARAMOUCHE, LES PALMES DE M. SCHUTZ, BILLY L'ÉCLOPÉ...*

GEORGES

Vivant à une époque de crise où le travail est difficile et ardu, il a en tête un grand rêve : posséder sa petite maison et sa terre à lui pour pouvoir un jour être complètement autonome. Ainsi, il n'aurait plus à s'éreinter en travaillant sur des fermes appartenant à de grosses compagnies. Homme au grand cœur, responsable, patient et déterminé, il porte une amitié indestructible à Lennie. Cependant, elle lui fera subir de rudes épreuves.

LENNIE

Homme gentil au physique imposant mais faible d'esprit, ce colosse aux mains dévastatrices ne peut mesurer sa force extrême. Inconsciemment, il commet des bêtises et se retrouve, à cause de cela, dans des situations difficiles. Il partage un rêve avec Georges, son protecteur et ami de toujours : celui d'avoir sa petite maison. C'est un tendre, il aime tout ce qui est doux; il voudrait enfin avoir des lapins pour les flatter et bien s'en occuper.

CANDY

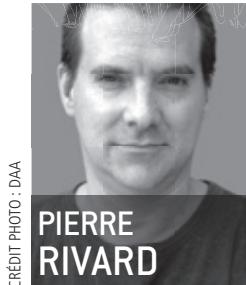
Vieil homme travaillant depuis longtemps sur cette ferme, sa main droite a été amputée au poignet à la suite d'un accident. Tout en s'occupant du ménage du dortoir, il accueille les nouveaux arrivants. Il aime bien potiner et les mettre au courant de tout ce qui se passe sur la ferme. Son efficacité réduite l'insécurise par rapport à l'avenir. Il rêve de s'associer à Georges et à Lennie dans leur projet de ferme.

LE BOSS

Il n'est pas le propriétaire, mais le patron de cette grosse compagnie qui possède la ferme. C'est un homme direct, rude et exigeant, qui se doit d'être efficace. En ces temps difficiles où c'est « chacun pour soi », il se méfie de tous ces hommes itinérants qui s'arrêtent quelques jours ou quelques mois pour travailler selon leur endurance et selon les besoins de la ferme. Juste et droit, il ne fait de cadeau à personne, sauf un gallon de whiskey à Noël pour ses hommes.

SLIM

Vif et énergique, c'est l'homme capable de mener les mules, le travail le plus difficile, le plus indispensable et le plus exigeant sur la ferme. Tous les hommes le respectent et sont impressionnés par son immense talent. Homme chaleureux, compréhensif et attentif aux autres, il attire les confidences et sait garder les secrets. Il saura délicatement conseiller Georges dans les moments critiques.



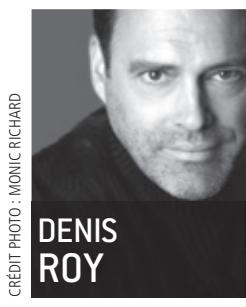
CRÉDIT PHOTO : DAA

AU CINÉMA : *CAMION, L'AFFAIRE DUMONT, OCTOBRE, JUSQU'À L'HOLOCAUSTE NUCLÉAIRE...*
À LA TÉLÉVISION : *LE RETOUR, VIRGINIE, 19/2, TRUDEAU II: MAVERICK IN THE MAKING, DESTINÉES V...*
AU THÉÂTRE : *MACBETH, LE GÉNIE DE LA RUE DROLET, NATURES MORTES, LA PROMENADE DES VEUVES...*



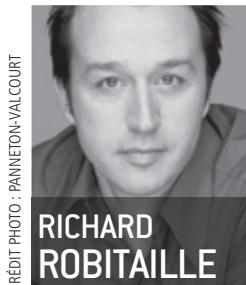
JOËLLE MORIN

PRIX : METROSTAR ET NOMINATION AUX PRIX GÉMEAUX POUR SON RÔLE D'*ALYS ROBI*
AU CINÉMA : *LE SECRET DE MA MÈRE, C'ÉTAIT LE 12 DU 12 ET CHILI AVAIT LES BLUES, LA CICATRICE...*
À LA TÉLÉVISION : *VIRGINIE, MONTRÉAL P.Q., SCOOP, URGENCE, LA PROMESSE, ALYS ROBI, PAPARAZZI, TOHU-BOHU...*
AU THÉÂTRE : *AUTOPSIE/FEMME*



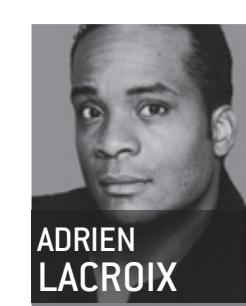
DENIS ROY

PRIX : NOMINATION AUX MASQUES POUR *GERTRUDE LE CRI*
AU CINÉMA : *MONICA LA MITRAILLE, ÉCLIPSE, PERVERSION...*
À LA TÉLÉVISION : *DESTINÉES, ROXY, BELLE BAIE, UNE GRENADE AVEC ÇA ? IIX...*
AU THÉÂTRE : *L'OPÉRA DE QUATSOUSS, UNE PARTIE AVEC L'EMPEREUR, UNE MAISON PROPRE, AMADEUS, DE CORNEILLE À FEYDEAU EN PASSANT PAR MOLIÈRE...*



RICHARD ROBITAILLE

AU CINÉMA : *THE EXPATRIATE, THE HIGH COST OF LIVING, À L'ORIGINE D'UN CRI, MARS ET AVRIL...*
À LA TÉLÉVISION : *YAMASKA, 30 VIES, TRIBU.COM, ANNIE ET SES HOMMES, ZIEUTER TV, TRAUMA...*
AU THÉÂTRE : *BOUSILLE ET LES JUSTES, LA COUPE STAINLESS, AU SECOURS, LES PAPILLONS DE NUIT...*



ADRIEN LACROIX

À LA TÉLÉVISION : *LE COEUR DÉCOUVERT, FÊTES FATALES, RUE L'ESPÉRANCE, LES BOUGON...*
AU THÉÂTRE : *PIED-DE-POULE, RIEN À VOIR AVEC LES ROSSIGNOLS (MISE EN SCÈNE DE SERGE DENONCOURT) ET IRMA LA DOUCE (MISE EN SCÈNE DENISE FILLIATRAULT).*

CURLEY

Le fils du « boss ». C'est un jeune homme arrogant et batailleur. On dit de lui qu'il est un vrai « petit coq bendy ». Il a déjà fait de la boxe et veut constamment prouver sa virilité et démontrer sa force. En guise de trophée, il a marié une jeune femme et l'a ramenée chez lui. Jaloux et inquiet du comportement de sa jeune épouse, il la surveille. Comme il soupçonne les hommes de la ferme de vouloir la lui ravir, il les provoque à tour de rôle, se mesurant aux plus grands et aux plus forts.

LA FEMME DE CURLEY

Fille d'un père alcoolique, issue d'un milieu modeste et difficile, elle a aussi de grands rêves : devenir une célèbre actrice de cinéma à Hollywood, jouer dans les « vues » et posséder de belles robes... Douce et gentille, elle se retrouve sur cette ferme, mariée au fils du patron, surveillée et isolée de tout, seule femme dans un milieu d'hommes qui fantasment secrètement sur elle, mais la repoussent de peur des représailles.

CARLSON

Puissant travailleur, jovial et déterminé, le labeur ne lui fait pas peur. Raisonné et sûr de lui, il ne recule devant rien et règle brutalement les problèmes de façon directe et efficace. En pleine possession de ses moyens, il revendique égoïstement le droit à son bien-être. Une bonne bataille ne lui fait jamais peur et il ne se laisse impressionner par personne.

WHIT

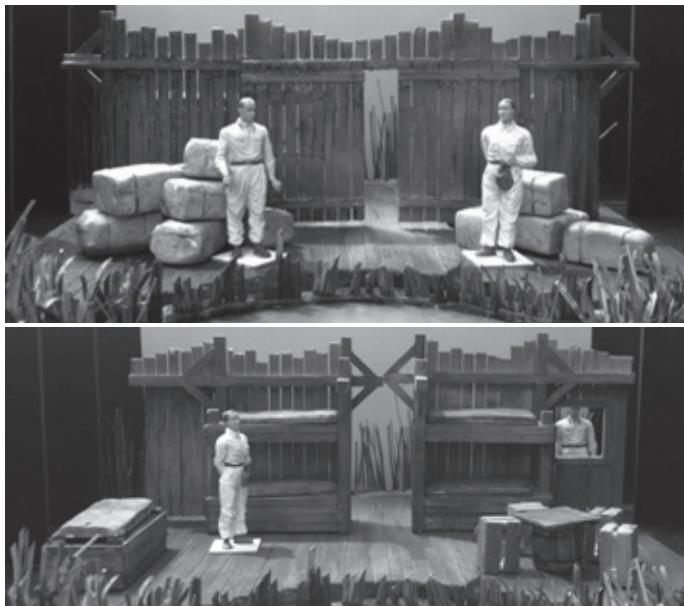
Émotif et sensible, c'est le médiateur du groupe. Il sait faire diversion pour modérer les tensions. Bon vivant, c'est aussi un conteur. Il aime bien s'accorder des moments de plaisir et partager son émerveillement en racontant ce qu'est « le paradis des gars qui travaillent fort ».

CROOKS

Vivant à une époque de ségrégation raciale intense, il subit le sort de tous les noirs d'Amérique et se retrouve exclu sur la ferme. Rusé et intelligent, il se réfugie dans la lecture pour survivre à ce rejet et à cette solitude insupportables. À la suite d'un accident au dos, il se défend comme il le peut et lutte pour garder son travail sur la ferme. Il est en quête de liberté et d'autonomie et lui aussi souhaiterait se joindre au projet de Georges et Lennie.

CONCEPTEURS ET ÉQUIPE DE PRODUCTION

CONCEPTEUR DU DÉCOR ET ACCESSOIRISTE – NORMAND BLAIS



Le concepteur du décor conçoit les éléments scéniques qui formeront le décor. Le style, l'époque, les couleurs, les lieux, la saison et les changements de décors indiqués dans le texte doivent tous être pris en considération. Un accessoiriste est celui qui fait la conception des accessoires. Il propose un style, une époque, une couleur etc. Il loue ou achète les accessoires nécessaires pour le spectacle.

Normand Blais est l'un des concepteurs les plus en demande. Il a collaboré à plus de 250 spectacles depuis sa sortie de l'école en 1987. Concepteur d'accessoires attitré de la Compagnie Jean Duceppe depuis 1987, il y travaille à la plupart des productions, ce qui ne l'a jamais empêché d'entretenir des collaborations fructueuses avec bon nombre de metteurs en scène, ici comme à l'étranger. Mentionnons, entre autres, son travail dans *Le Mariage de Figaro*, *Ubu roi*, *La Mouette*, *L'Asile de la pureté*, *Les Palmes de M. Schutz*, *Devinez Qui ?/Dix petits nègres*, le spectacle du transformiste italien Arturo Brachetti, *L'Homme de la Mancha*, ainsi que le spectacle *Zumanity*, présenté à Las Vegas depuis 2003 par le Cirque du Soleil.

CONCEPTEUR DES COSTUMES – PIERRE-GUY LAPOLINTE

Le concepteur des costumes donne à chaque personnage son apparence distinctive en dessinant les vêtements et en choisissant les accessoires que les comédiens porteront sur scène, l'essentiel étant qu'ils traduisent fidèlement la personnalité des personnages auxquels ils sont destinés.

Depuis une quinzaine d'années, Pierre-Guy Lapointe, concepteur des costumes, fait partie du paysage théâtral et télévisuel. Concepteur-costumier-collaborateur-assistant, il a travaillé sur plus d'une centaine de spectacles sur scène et sur différentes productions pour la télévision et le cinéma, notamment *Les jumeaux vénitiens*, *Huit femmes*, *Andromaque*, *L'esprit de famille*, *Devinez Qui ?/Dix petits nègres* et les ballets *Liberamé* et *Blanche*.

CONCEPTEUR DES ÉCLAIRAGES, RÉGIE ET MANIPULATION DE L'ÉCLAIRAGE – TOMMY CHEVRETT

Le concepteur des éclairages prend note du type d'éclairage nécessaire à chaque scène. Les premières rencontres avec le scénographe sont aussi très importantes, car l'un et l'autre doivent s'entendre sur les effets à produire ainsi que sur l'ambiance qu'ils développeront ensemble pour éclairer les comédiens et le décor.

L'assistant-régisseur, qui est aussi, dans notre cas, le responsable des éclairages, doit superviser et monter le décor dans chaque salle de spectacles et faire la mise en place des éclairages en déplaçant les lampes. Il s'assure des intensités des lampes, puis il actionne les boutons pour que la lumière brille sur scène à partir de la console d'éclairage.

Finissant en *Production théâtrale* au Collège Lionel-Groulx 2010, Tommy a conçu l'éclairage et fait la régie de plusieurs spectacles tels que *2 h 14 am/fm*, *Mélodie Dépanneur*, *Roomtone*. Il a aussi conçu et manipulé les éclairages du spectacle de fin d'année de l'École nationale de cirque à Montréal (2011) et *Devinez Qui ?/Dix petits nègres*. Il était responsable de tout l'équipement technique du *Fabuleux cirque Jean Coutu*.

CONCEPTEUR DE MUSIQUE ORIGINALE ET D'ENVIRONNEMENT SONORE – MICHEL MONTREUIL

Le concepteur de la musique et de la bande sonore imagine et entend les sons qui doivent se combiner. On peut recourir à des effets sonores de toutes sortes pour recréer les bruits de la rue ou de la nature, et faire appel à la musique pour soutenir l'action ou accroître la tension dramatique.

Michel a travaillé au sein de plusieurs productions artistiques, dont *La Vie de Galilée*, *Bousille et les Justes*, *Sacré Famille*, *Les Palmes de M. Schutz*, *Devinez Qui ?/Dix petits nègres*, *Love & Volts* (court métrage de Normand Daneau). Il a aussi participé à plusieurs publicités de télévision dont celles de Desjardins et Rogers. Il est pianiste-improvisateur pour le spectacle *Les Rendez-vous amoureux* ainsi que concepteur et réalisateur de l'émission radiophonique *L'esprit des lieux* sur les ondes de la Première Chaîne de Radio-Canada.

ASSISTANTE À LA MISE EN SCÈNE ET DIRECTRICE DE PRODUCTION – ANDRÉANNE SIMARD

L'assistante à la mise en scène orchestre les horaires des répétitions et note toutes les décisions de mise en place ainsi que les indications données aux comédiens par le metteur en scène.

Le rôle de la direction de production est de rassembler toutes les idées des concepteurs et de vérifier si le budget octroyé par le producteur peut couvrir toutes les dépenses. Sa tâche est de gérer tous les secteurs de la conception. En plus, Andréanne avise tous les directeurs techniques de notre venue dans chacune des salles de spectacles où la pièce de théâtre est produite devant public.

Andréanne cumule plusieurs postes dans plusieurs compagnies, entre autres au Théâtre La Marjolaine et au Théâtre Sul Pouce. Elle a travaillé à plusieurs spectacles, dont *L'Avare*, *Bousille et les Justes*, *Sacré Famille*, *Les Palmes de M. Schutz*, *La cousine Germaine*, *La fête des pères*, *Premières de classe*, *Les Inséparables*, *Devinez Qui ?/Dix petits nègres...*

RÉGIE GÉNÉRALE ET MANIPULATION DU SON – JULIE GOUIN

Julie agit à titre de régisseur générale. Cela implique qu'elle doit placer les costumes dans les loges et les accessoires en coulisse, créer une bonne relation avec l'équipe qui travaille à monter le décor et représenter la compagnie auprès des diffuseurs avant l'arrivée des producteurs. De plus, c'est elle qui manipule, au bon moment, les boutons du système de son pour que la bande sonore prenne tout son sens. Elle est attentive aux différents « cues » (les indications données en coulisse) afin que les éclairages et les bruits soient activés au bon moment.

Diplômée de l'École de théâtre de Saint-Hyacinthe en 2012, Julie Gouin fait ses débuts au cours de ses études en tant que régisseur au cours de ses études. Elle a notamment travaillé avec la troupe Les 7 doigts de la main comme assistante de production et régisseur de plateau pour leur Cabaret 2011. Elle se joint, en 2012, au Théâtre du 450 en tant qu'assistante à la mise en scène et régisseur sur la production *En attendant Cécile*. Elle participe aussi à la production 2012 de *La Traviata* de l'Opéra de Montréal à titre d'assistante de plateau.

DIRECTION TECHNIQUE ET CONSTRUCTION DU DÉCOR – SÉBASTIEN FILION

En tant que directeur technique, Sébastien doit analyser la proposition artistique du concepteur du décor. Il doit aussi, s'assurer de la faisabilité du plan du décor, trouver des solutions pour le réaliser et déterminer un budget à proposer au producteur. Ensuite, Sébastien construira le décor en étroite collaboration avec le reste de l'équipe.

Sébastien est un jeune directeur technique de la région de Montréal. Il a entre autres travaillé au Théâtre Denise-Pelletier (*La maison de Bernada Alba*), avec la compagnie Abé Carré Cé Carré (*Nathan*) et au Théâtre La Marjolaine, comme directeur technique. Il a aussi signé la construction de plusieurs scénographies avec le département socioculturel du Collège Lionel-Groulx (*L'étrange Noël de M. Jack* et *La Belle et la Bête*) ainsi qu'avec La Comédie Humaine (*Devinez qui ? / Dix petits nègres*).

ÉQUIPE DE LA COURTE PIÈCE : *DE LA DOUCEUR DES SOURIS DANS LA MAIN DES HOMMES* MISE EN SCÈNE PAR MARTIN LAVIGNE

AUTEUR DE LA COURTE PIÈCE PRÉPARATOIRE – GILBERT DUPUIS

CRÉDIT PHOTO : JOSÉE LAMBERT



Gilbert Dupuis a étudié au Conservatoire d'art dramatique et à l'Université du Québec à Montréal. Il a cofondé et codirigé le Théâtre de Quartier, où il a travaillé comme comédien, dramaturge, metteur en scène et animateur. Ses œuvres dramatiques ont été mises en nomination à plusieurs reprises au Québec, au Canada et à l'étranger. Il a été primé par Radio-France, par Radio-Québec et par le gouverneur général du Canada. Ses œuvres romanesques sont publiées chez VLB.

COMÉDIENS DE LA COURTE PIÈCE



CRÉDIT PHOTO : MAXIME CÔTÉ

**MAXIME
MAILLOUX**

Depuis sa sortie de l'École nationale de théâtre en mai 2012, Maxime multiplie les projets et les occasions de pratiquer son métier d'acteur. Que ce soit dans les parcs de la ville de Montréal avec le spectacle de la Roulotte, *Peter Pan*, dans lequel il interprète le Capitaine Crochet, ou encore au petit écran dans les séries *Les Bobos* (Télé-Québec), *Tu m'aimes-tu* (Radio-Canada) ou encore *Un tueur si proche* (Canal D), il propose toujours des personnages authentiques.

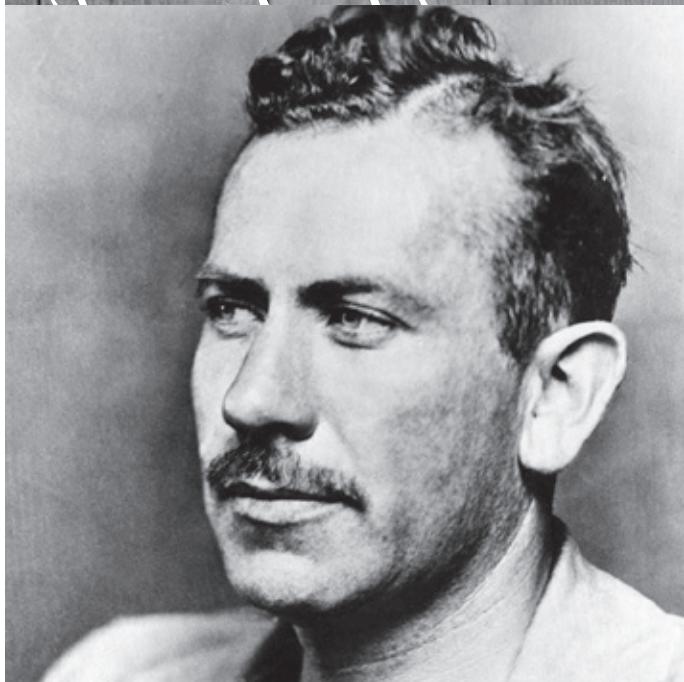
Avant de plonger dans l'aventure de Steinbeck, il a foulé les planches du Théâtre du Quat'sous avec la pièce de Larry Tremblay, *Le Ventriloque*, sous la direction d'Eric Jean.



**YANNICK
CODERRE**

Issu de la cohorte 2012 de l'Option-Théâtre du Collège Lionel-Groulx, Yannick termine tout juste sa formation professionnelle de comédien. Pendant ses études, il a été engagé pour faire du théâtre d'été à L'Isle-aux-Coudres, jouant notamment dans la comédie musicale à succès *Grease*. En janvier dernier, on a pu le voir dans *La famille Pépin*, une pièce pour enfants mise en scène par Simon Boudreault et présentée à la Maison Théâtre. La tournée avec La Comédie humaine marque son premier engagement professionnel depuis sa sortie de l'école.

JOHN STEINBECK ET SON ŒUVRE



JOHN STEINBECK

UNE JEUNESSE À LA BOHÈME

John Steinbeck naît à Salinas, en Californie, en 1902. Il est issu d'une famille de la classe moyenne : son père gère une meunerie tandis que sa mère, elle, est institutrice. Lorsqu'il atteint l'âge de 18 ans, Steinbeck fréquente l'université de Stanford. Il y poursuit ses études, qui témoignent de ses intérêts éclectiques : il s'intéresse à la versification anglaise et suit des cours de création littéraire, mais il s'inscrit aussi à des cours de biologie. Quand il quitte l'université, en 1925, il n'a terminé aucun programme de formation complet. Néanmoins, il a acquis des connaissances qui lui ont permis de développer son écriture. Ses premiers textes ont d'ailleurs été publiés dans le *Stanford Spectator*.

S'entame alors une période d'errance : Steinbeck devient d'abord gardien de bungalow au lac Tahoe, à la frontière de la Californie et du Nevada. Puis, il part pour New York en bateau ; il passe donc par le canal de Panama et parvient à l'autre extrémité du pays. Là-bas, il accepte des emplois variés : il gagne sa vie en tant que chimiste, puis comme ouvrier de la construction. Alors qu'il travaille sur le chantier du *Madison Square Garden*, un de ses collègues périt sous ses yeux lors d'un accident de travail : il délaisse cette profession sur-le-champ. Un de ses oncles l'aide alors à décrocher un poste dans un quotidien, l'*American*. Malgré cela, Steinbeck rentre en Californie en 1926.

LA NAISSANCE D'UN ÉCRIVAIN

À partir de 1926, il travaille de nouveau dans les environs du lac Tahoe. Il profite de ses temps libres pour rédiger son premier roman, *La Coupe d'or*, qui est publié en 1929 et ne remporte pas un grand succès. L'année suivante, il se marie à Carol Henning, qui devient pour lui une alliée précieuse. Solidaire de son amour pour l'écriture, elle lui prête main-forte : elle dactylographie ses manuscrits et constitue sa critique la plus franche. C'est même elle qui l'éclairera sur le titre à donner à son roman le plus connu, *Les Raisins de la colère*, quelques années plus tard. L'année de son mariage est également marquée par une autre rencontre importante : celle d'Edward Ricketts, qui deviendra l'un de ses amis les plus chers. Ce biologiste cultive un amour pour la science aussi bien que pour la poésie. Cette relation amicale sera déterminante et transparaîtra dans les œuvres de Steinbeck, qui abordent le thème de l'amitié masculine. Ricketts amènera aussi l'écrivain à adopter une philosophie humaniste : il lui inculque ses convictions quant à l'importance de la collectivité et du libre arbitre.

En 1935, les efforts de Steinbeck sont récompensés : la publication du recueil *Tortilla Flat*, une œuvre à la fois critique et ironique, lui vaut la médaille d'or du *Commonwealth Club of California*. L'année suivante, il commence à produire des œuvres plus sérieuses et engagées, qui témoignent toutes de la réalité d'individus défavorisés par la société capitaliste : *In Dubious Battle* (*En un combat douteux*, 1935) traite de la grève des cueilleurs de pommes californiens tandis que *Of Mice and Men* (*Des souris et des hommes*, 1937) traite de l'amitié masculine avec brio.

**John Steinbeck
Des souris
et des hommes**



DEUX ROMANS DE JOHN STEINBECK

**John Steinbeck
Les raisins
de la colère**



UN ÉCRIVAIN DE NOTORIÉTÉ PUBLIQUE



JOHN STEINBECK

C'est néanmoins en 1938 que Steinbeck acquiert une notoriété durable avec la parution de *The Grapes of Wrath* (*Les Raisins de la colère*). Ce roman dépeint la réalité de la famille des Joad, qui cultivent une terre au profit de propriétaires californiens. Lorsque le *Dust Bowl* rend leur ferme incultivable, ils

fuent vers la Californie, pensant y trouver une vie meilleure. Ceux qui ont eu la même idée sont légion : ainsi, quand les Joad parviennent à destination, leur situation ne s'améliore pas, bien au contraire. Avant même sa publication, Steinbeck juge ce roman social trop révolutionnaire, puisqu'il y prend parti pour les opprimés. L'auteur souhaite qu'on n'en imprime qu'un petit nombre d'exemplaires. Toutefois, dès leur parution, *Les Raisins de la colère* s'avèrent un succès de librairie éclatant. Une compagnie de cinématographie achète les droits d'adaptation pour la somme de 75 000 \$. Des bibliothécaires jugent le roman obscène à cause de la crûté des dialogues et de son ton, jugé révolutionnaire. Ils organisent donc des autodafés publics, mais ils n'empêchent pas Steinbeck de remporter le prix Pulitzer en 1940.

En 1942, l'écrivain publie *The Moon Is Down* (*Lune noire*), une œuvre qui dénonce les idées issues du national-socialisme, sans le nommer ouvertement. Le roman est interdit sur le continent européen, mais les détracteurs de Steinbeck l'accusent de ne pas condamner assez fermement le discours du régime nazi. L'année suivante, Steinbeck rencontre Gwyndolen Conder, une chanteuse remportant un certain succès. La détermination et l'énergie de la jeune femme lui permettent de conquérir le cœur de l'artiste au moment où son premier mariage bat de l'aile. Ils se marient et ont deux enfants. Conder s'implique également dans le processus de création de son mari : elle passe quelque temps dans une bibliothèque mexicaine, où elle fait des recherches pour le compte de Steinbeck. Son aide permet l'écriture d'un scénario de film, *Vive Zapata*, qui est lancé en 1949. Toutefois, Steinbeck vit le processus créatif de façon particulièrement intense. Par exemple, quand il voyage, il réserve deux chambres d'hôtel : l'une pour vivre, l'autre pour écrire. Cette intensité nuit à ce second mariage, qui échoue.

Il se marie une troisième et dernière fois avec Elaine Scott en 1950 : cette fois, cette relation constituera un cadre propice à son épanouissement. La femme de Steinbeck s'adapte à la vie intense de son mari : il passe un an en Angleterre en 1959, puis sillonne les routes des États-Unis à bord de son camion, accompagné de son chien, en 1960. Trois ans plus tard, il participe à un échange culturel qui l'amène à franchir le rideau de fer. Sa carrière reçoit la consécration ultime en 1962 alors qu'on lui décerne le prix Nobel de littérature. Quand un journaliste lui demande s'il s'agit d'un honneur mérité, la réponse de Steinbeck est laconique : « Non. » L'auteur décède le 20 décembre 1968.

DES SOURIS ET DES HOMMES

L'HISTOIRE DE GEORGES ET LENNIE

GEORGES ET LENNIE, DEUX FIDÈLES COMPAGNONS DE ROUTE, SILLONNENT ENSEMBLE LES ROUTES DE LA CALIFORNIE, AU GRÉ DES EMPLOIS SUCCESSIFS. LE PREMIER EST UN VAILLANT TRAVAILLEUR, RUDE, MAIS SINCÈRE ET FIDÈLE. LE SECOND, QUANT À LUI, EST LIMITÉ PAR UNE LÉGÈRE DÉFICIENCE INTELLECTUELLE; CELA EN FAIT UN ÊTRE SPONTANÉ ET ATTACHANT. EN REVANCHE, SES ABSENCES MOMENTANÉES PEUVENT LE RENDRE IMPULSIF ET INSTABLE.

Jeune, Lennie grandit chez une de ses tantes ; au décès de cette parente, c'est Georges qui le recueille. Au départ, il aime bien se moquer de ce géant naïf : il lui joue des coups pendables, se moque de lui et s'en sert comme faire-valoir. Par contre, au fil du temps, une amitié profonde et sincère naît entre les deux hommes. Un jour, Georges sauve son compagnon de la noyade : à ce moment, il acquiert une reconnaissance et une fidélité indéfectibles de la part de Lennie.

Au début de la pièce, on retrouve Georges et Lennie dans un campement de fortune. Ils font étape près de Salinas, en Californie, avant de se rendre chez un agriculteur pour le compte duquel ils vont bientôt travailler. En fait, au fil de leurs différents emplois, les deux hommes épargnent. Leur but : se payer une fermette sur laquelle ils pourront s'établir. Lorsqu'ils arrivent chez leur nouvel employeur, ils font la connaissance d'hommes qui partagent la même misère qu'eux : Crooks, le seul Africain-Américain de l'endroit, Candy, un vieil homme fatigué, Slim, un travailleur sincère. Toutefois, ils rencontrent également l'hostile Curley, le fils du patron. Celui-ci prend vite en grippe les deux compagnons et s'acharne sur eux. Sa femme, elle, rôde autour des nouveaux arrivants, attisant la colère de son mari... Lennie, fragile malgré sa stature, réussira-t-il à s'acclimater à cette ambiance toxique ? Georges parviendra-t-il à empêcher Lennie de commettre des bêtises qui l'exposent à la colère et au jugement des autres ? Surtout, les deux compagnons pourront-ils enfin parvenir à la paix à laquelle ils aspirent en s'établissant sur leur terre, leur rêve de toujours ?

QUELQUES THÈMES QUI PARCOURENT L'ŒUVRE



AFFICHE DU FILM DES SOURIS ET DES HOMMES

Des souris et des hommes est d'abord et avant tout l'histoire d'une **amitié profonde**, entre deux hommes de surcroit, chose plutôt taboue dans les années 1930.

Malgré tout, on ne peut s'empêcher de constater à quel point la **solitude** frappe chacun des personnages, à commencer par Lennie : bien qu'il soit l'ami de Georges, sa seule proche parente est décédée. Son handicap intellectuel limite sa capacité à comprendre et à interpréter le monde qui l'entoure, l'emmurant dans ses propres perceptions distordues et le laissant aller à ses angoisses. Georges, quant à lui, constitue la seule figure de stabilité et de réconfort pour Lennie : il doit sans cesse le rassurer et lui rappeler leur projet commun, source potentielle de leur libération. Néanmoins, qui peut rassurer Georges, qui peut comprendre et compatir à ses malheurs ? Même les personnages secondaires sont marqués par une grande solitude : Candy n'a pour compagnon qu'un chien tandis que la femme de Curley erre sans cesse sur le campement, à la recherche désespérée d'attention. Quant à Crooks, l'Afro-Américain du ranch, on le considère comme un sous-homme. Celui qu'on appelle le *nègre* subit toutes les discriminations; on va même jusqu'à le loger à part, l'installant dans l'étable pour qu'il ne côtoie pas les Blancs.

Comme dans plusieurs œuvres de Steinbeck, la **misère des ouvriers** est centrale dans *Des souris et des hommes*. Tous les hommes qui travaillent au ranch sont contraints de louer leurs services à un patron somme toute peu reconnaissant, qui les traite en véritables bêtes de somme. Ces hommes qui cultivent les champs subissent les provocations de Curley, le fils du patron; on souligne chacun de leurs retards avec intolérance. Ils sont contraints d'habiter un dortoir commun, infesté sporadiquement par de la vermine. Les visites dans une maison de prostitution où ils dépensent leurs gages constituent l'essentiel de leurs sorties. Steinbeck met bien en évidence la déshumanisation des travailleurs, engendrée par la quête du profit des grands propriétaires terriens.

Le seul espoir de ces travailleurs : le **désir de posséder une terre**. Le rêve de Georges et Lennie montre qu'il s'agit là de la seule rédemption possible. Plus de patrons, plus de société humaine, plus de méchanceté : seulement que la nature, l'amitié et une vie en autarcie. Dès qu'il est annoncé à haute voix, ce projet fait rêver les uns et les autres : ainsi Candy et Crooks le partagent-ils spontanément. Toutefois, s'agirait-il d'une libération impossible ? La fin tragique de l'œuvre de Steinbeck porte à le croire.

PISTES DE RÉFLEXION

La pièce *Des souris et des hommes* parle d'un monde d'hommes. Un monde dur, où la vie est difficile, où rien n'est gagné d'avance, où chaque jour est un combat pour survivre. Aujourd'hui, qu'est-ce qui fait que la vie est difficile ? Y a-t-il des points en commun entre ce que les gens vivent dans notre réalité et ce que les personnages vivent dans l'œuvre de Steinbeck ?

À la fin de la pièce, le geste de Georges est-il justifié ? Georges aurait-il dû laisser quelqu'un d'autre commettre le geste marquant de la dernière scène ? Curley par exemple ?

Pensez-vous que le geste de Georges est une preuve d'amitié envers Lenny ?

Dans la vie, certaines personnes gardent leurs émotions cachées. Pensez-vous que c'est le cas de Georges ?

NOTE :

Si vous voulez en savoir plus sur la triste époque des années 1930 au Canada, allez sur le site de Office national du film du Canada... Vous pourrez visionner gratuitement le film *La Turlute des années dures* de Pascal Gélinas.



L'AMÉRIQUE DE STEINBECK :

DES ROARING TWENTIES À LA 2^E GUERRE MONDIALE

LES ROARING TWENTIES : UNE PROSPÉRITÉ ENCORE JAMAIS VUE !



Pendant la décennie 1919-1929, le pays de l'oncle Sam, personnage qui symbolise les États-Unis, prospère comme jamais auparavant, notamment grâce à la démocratisation de l'électricité. Cette nouvelle forme d'énergie est utilisée dans les usines et favorise la productivité. Les salaires touchés par les travailleurs augmentent notablement et passent, en moyenne, de 522 à 716 dollars. Ces gains monétaires font apparaître la société de consommation : désormais, les salariés américains sont encouragés à se procurer des biens et des services. Comme ces travailleurs habitent majoritairement la ville, où l'électrification est bien entamée, ils développent rapidement de nombreux besoins : on veut se procurer un aspirateur, un grille-pain et un réfrigérateur, de toutes nouvelles inventions qui révolutionnent le quotidien de la ménagère.

Parmi les innovations technologiques, il en est deux qui sont particulièrement prisées : la radio et l'automobile. En 1930, quatorze-millions de familles se réunissent autour de leur propre poste radio, y écoutant des *soap operas*, des *talkshows* aussi bien que des émissions d'information ou de musique jazz. La publicité et l'industrie du disque sont propulsées par l'arrivée de la radio : en 1921, cent-millions de disques sont produits sur le marché américain. Mais, toutefois, c'est la voiture qui demeure le bien de consommation le plus convoité. Depuis 1908, le fabricant automobile Henry Ford propose un modèle extrêmement populaire : la *Ford T*. Le succès remporté par l'ingénieur américain repose entre autres sur le perfectionnement de la chaîne de montage dans ses industries.

Vers 1927, la production automobile stagne et les ventes ne lèvent plus, au malheur des fabricants. Les banquiers flairent la catastrophe, eux qui ont favorisé l'accès au crédit pour permettre aux Américains de rouler en voiture : et si leurs emprunteurs n'arrivaient plus à rembourser leurs prêts ? Malgré tout, un vent de liberté souffle sur les années 1920 : la Première Guerre mondiale a permis aux femmes américaines d'acquérir une certaine liberté. Elles peuvent voter, travailler, fumer et boire. La *flapper*, surnom que l'on donne à l'Américaine des villes, porte les cheveux courts, des robes aux genoux et des souliers plats, puis n'hésite pas à avoir des aventures avant le mariage. Le sport professionnel se développe, le baseball faisant la joie de la population. Surtout, l'empire cinématographique américain se constitue graduellement, Hollywood en étant le centre névralgique. On projette les films hollywoodiens dans plus de 20 000 salles aux États-Unis, puis on crée l'Académie des arts et sciences du cinéma, qui décerne ses célèbres *Academy Awards*, les *Oscar*, dès 1929.



LA FORD T

Les États-Unis sont toutefois une terre de contrastes : malgré cette liberté, la prohibition rend l'alcool illégal. On juge qu'il exacerbé le mauvais côté de l'homme en plus de nuire à sa santé. Les plus dociles consomment alors du Coca-Cola, mais les plus rebelles ne s'y laissent pas prendre. Un véritable commerce souterrain se met en place : certains importent illégalement de l'alcool du Canada ou des îles françaises de St-Pierre et Miquelon tandis que d'autres produisent de l'alcool maison, d'une qualité parfois douteuse... Les fêtards se retrouvent dans les *speakeasys*, bars clandestins, pour continuer à boire et à fêter, à leurs risques et périls.

LE KRACH DE 1929 ET LA GRANDE DÉPRESSION : LA FIN DE LA RÉCRÉATION...



WALL STREET, 1929

Le 24 octobre 1929, le New York Stock Exchange est gagné par une activité frénétique : un nombre inouï d'actions sont vendues, si bien que l'indice Dow Jones perd 21 points en une heure ! Les investisseurs et les courtiers redoutent le pire, et le pire survient cinq jours plus tard : lors du Mardi noir, plus de seize-millions d'actions sont vendues et le Dow Jones poursuit sa chute effrénée, perdant cette fois 45 points. Les autorités financières ont beau fermer la Bourse temporairement pour juguler l'hémorragie, rien n'y fait : l'effondrement du New York Stock Exchange est entamé et se poursuivra de façon quasi ininterrompue pendant trois ans. L'indice Dow Jones, qui s'établissait à 381 points en septembre 1929, vaut tout juste 42 points en mars 1933.

Une série de réactions en chaîne s'opère alors et anéantit non seulement l'économie des États-Unis, mais celle du monde tout entier. Les prêteurs et les épargnants retirent leur argent des banques, mais ce faisant, ils acculent de nombreuses institutions financières à la faillite, puisqu'elles manquent de liquidités. Les consommateurs, apeurés par la crise économique naissante, cessent de dépenser : les fabricants de voitures n'arrivent plus à écouter leur production. Même les fermiers n'arrivent plus à vendre les denrées qu'ils produisent : afin d'augmenter leurs revenus, ils produisent davantage de biens alimentaires, faisant ainsi diminuer leurs prix de vente et empirant le problème. Le chômage se répand dans toutes les couches de la société américaine et devient endémique : on compte 4,5 millions de chômeurs en avril 1930, 8 millions en mars 1931, 12 millions en mars 1932, puis 16 millions en mars 1933. Des banques européennes ferment leurs portes, de nombreuses devises étrangères perdent de leur valeur : le capitalisme tel qu'il était connu vient de s'écrouler.

Encore aujourd'hui, les économistes peinent à expliquer les causes de cette crise économique extrêmement virulente. Plusieurs raisons sont souvent invoquées, à commencer par les dettes contractées lors de la Première Guerre mondiale : les États-Unis avaient prêté beaucoup d'argent à leurs alliés, qui ont tardé à les rembourser. De plus, les surplus agricoles auraient créé une situation de crise. Comme les cultures étaient trop abondantes,

la valeur de certains produits a chuté : entre 1929 et 1932, le prix de vente du blé a diminué de 71 %. Ne pouvant plus écouter leurs produits, des fermiers ont fait faillite, entraînant les institutions financières près du monde agricole à leur suite. L'économie, encore largement basée sur l'agriculture, n'a pu faire face à ce mouvement. Dans un autre ordre d'idées, le développement de la société de consommation a provoqué un lourd endettement des particuliers : en 1919, ils consacrent 4,6 % de leur revenu pour payer des biens à crédit. Dix ans plus tard, cette proportion a plus que doublé. Puis, surtout, c'est la spéculation sur les marchés boursiers qui aurait généré la crise. Les investisseurs achetaient des actions à crédit et les revendaient de plus en plus cher, espérant faire rapidement des profits. Toutefois, quand les prix se sont effondrés, ils ont été incapables de rembourser leurs emprunts. Résultat : leur stratagème a ruiné à la fois les banques, les actionnaires et le système financier...

LE DUST BOWL ET L'EXODE DES OKIES



LE DUST BOWL

À l'instar des Prairies canadiennes, la zone centrale des États-Unis est constituée de vastes plaines, propices à l'élevage et à l'agriculture lorsque les conditions climatiques sont favorables. Ces *Great Plains* américaines s'étendent des montagnes Rocheuses au fleuve Mississippi. Des pionniers, souvent issus de l'immigration, s'y sont installés à la fin du XIX^e siècle et y ont implanté des exploitations agricoles. Peu avant la Première Guerre mondiale, la nature, particulièrement clémente et généreuse, a permis à ces colons d'étendre leurs cultures. La mise au point de machineries et d'innovations mécaniques facilite alors leur travail, leur permettant de labourer des étendues de terre toujours plus vastes. Lorsque la Grande Guerre éclate, la demande de biens alimentaires connaît une hausse marquée : les fermiers commencent donc à pratiquer la culture extensive des champs. On coupe les arbres, on arrache la végétation qui recouvrait le sol depuis des siècles, on brûle les résidus des récoltes, puis on laboure les sols, qu'on ne protège pas l'hiver venu. Toutefois, ce faisant, on assèche les terres : ce sont les végétaux présents en per-



manence qui y conservaient habituellement l'humidité. Or, ces techniques d'agriculture ont irrémédiablement fragilisé le sol, le rendant friable et poussiéreux. La catastrophe environnementale est imminente...

Elle survient en 1930, l'année où débute la Grande Dépression. Une sécheresse intense s'abat sur une bonne part de l'Oklahoma, de l'Arkansas, du Kansas, du Texas et du Nouveau-Mexique. Pas une goutte de pluie ne tombe sur un territoire de plus de 150 000 milles carrés. De forts vents balaient la région à intervalles réguliers. Immédiatement, les couches de terre superficielles sont emportées. Des millions de tonnes de sols arables sont arrachés dans ces tempêtes. Elles atteignent Chicago, Boston, New York, des villes pourtant situées sur la côte est américaine, à des milliers de kilomètres de distance. Dès lors, cultiver les terres devient impossible. D'immenses nuages de poussière s'élèvent haut et ensevelissent maisons, tracteurs, cultures. Ils provoquent l'exode des habitants de la région, que l'on surnomme les *Okies*, qu'ils soient originaires d'Oklahoma ou d'ailleurs. Leur misère est effrayante, puisqu'ils perdent tout et ne reçoivent aucune assistance sociale. Beaucoup se réfugient en Californie, de peine et de misère. John Steinbeck a consacré un de ses romans les plus célèbres au drame des *Okies* : *Les Raisins de la colère*. En quelques années, l'Amérique, jadis vue par les immigrants comme une patrie d'espérance et de rédemption, a basculé dans l'horreur. L'heure n'est plus au plaisir alors qu'il faut d'abord et avant tout survivre.

L'ARRIVÉE DU PRÉSIDENT ROOSEVELT : LE NEW DEAL



PRÉSIDENT ROOSEVELT

Le 4 mars 1933, le démocrate Franklin Delano Roosevelt devient le 32^e président des États-Unis. Roosevelt marquera durablement l'histoire américaine : encore aujourd'hui, il est un des présidents favoris du peuple américain. Ses concitoyens le portent quatre fois au pouvoir entre 1933 et 1945, fait unique dans l'histoire états-unienne : il est le seul détenteur de ce record, la constitution ayant été modifiée depuis pour qu'un président ne puisse plus briguer au-delà de deux mandats.

Son prédécesseur, le républicain Hoover, est intervenu mollement pour juguler la Grande Dépression : conservateur économique, il juge que le marché doit se stabiliser lui-même, sans l'appui du gouvernement. Ainsi, il refuse de verser un secours direct aux ouvriers mis à la rue : à l'en croire, chacun doit se faire l'artisan de sa réussite. Par contre, il verse des allocations pour qu'on nourrisse le bétail, ce qui provoque la colère populaire : tandis que les bêtes sont nourries, les humains meurent de faim, littéralement. Lorsqu'il accède au pouvoir, Roosevelt doit agir vite, car la misère, épidémique, met à mal le pays. Dans les cent premiers jours de son mandat, il met en place une série de réformes connues sous le nom de *New Deal* (« Nouvelle Donne »), ayant pour but de porter assistance aux miséreux.



CONSTRUCTION DU GOLDEN GATE

C'est ainsi que l'administration Roosevelt crée le Civilian Conservation Corps (CCC) : cet organisme embauche des chômeurs de 18 à 25 ans, qui exécutent des travaux d'aménagement du territoire américain. Quelque 500 000 jeunes, Noirs et Blancs, sont embauchés au sein du CCC. Certains d'entre eux participent à un projet de reboisement colossal : afin de stopper le *Dust Bowl*, ils plantent deux-cents-millions d'arbres de la frontière canadienne jusqu'au Texas. Ces végétaux bloqueront les vents dévastateurs provoquant l'érosion. Dans le même ordre d'idées, on crée le Civil Works Administration et le Work Progress Administration : ces deux initiatives donnent du travail à plus de douze-millions d'Américains, qui construisent des écoles, des aéroports, des hôpitaux, des routes, des autoroutes, des barrages hydroélectriques et des ponts, dont le célèbre *Golden Gate*, à San Francisco. On met fin à la prohibition : les distilleries peuvent produire de l'alcool, embaucher des ouvriers... et la population peut consommer de la bière et des spiritueux pour oublier un peu sa misère. Les démocrates créent également la Tennessee Valley Authority : plus de 20 barrages hydroélectriques sont érigés sur le Tennessee, dont on exploite le potentiel hydroélectrique. Ce faisant, on facilite l'agriculture. Le gouvernement Roosevelt impose des règlements sévères au monde financier, crée un régime d'assurance chômage et de pensions, soutient les agriculteurs, à qui il impose de nouvelles façons de faire.

Les mesures progressistes qu'il adopte sont nombreuses et suscitent la colère de ses adversaires : on l'accuse d'être socialiste, voire communiste, en intervenant aussi agressivement dans l'économie. Les Américains s'en soucient peu, puisqu'ils votent pour Roosevelt mandat après mandat. Le président, de sa voix chaleureuse, rassure ses concitoyens et leur explique ses réformes à la radio lors de ses célèbres et fréquentes conversations *autour du feu* (« fireside chats »). Cependant, si ce *New Deal* permet bien quelques améliorations et atténue un peu la misère, l'Amérique n'arrive pas à sortir de crise... Tristement, c'est le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale qui mettra fin à la Grande Dépression.

L'ATTAQUE DE PEARL HARBOR : LES ÉTATS-UNIS ENTRENT EN GUERRE



L'ATTAKUE DE PEARL HARBOR

© 2001 TOUCHSTONE PICTURES

Le dimanche 7 décembre 1941, des bombardiers japonais survolent la base américaine de Pearl Harbor, située dans l'archipel d'Hawaï. En quelques heures, cinq bateaux sont coulés, des dizaines d'autres sont gravement endommagés et, pire encore, au-delà de 2 000 soldats sont tués. Presque immédiatement, les États-Unis déclarent la guerre au Japon et, conséquemment, aux autres forces de l'Axe, l'Allemagne et l'Italie. Jusque-là, les Américains étaient demeurés neutres, se contentant de fabriquer des armes pour le compte des Alliés. Il en va tout autrement après le désastre de Pearl Harbor : le président Roosevelt engage son pays dans la Deuxième Guerre mondiale. La patrie de Georges Washington n'en sortira qu'au moment où l'ennemi aura capitulé, sans condition.

Le Congrès adopte une loi sur la conscription : les hommes âgés de 20 à 44 ans doivent se rapporter à l'armée et pourront être appelés à servir sous les drapeaux. Dix-millions de conscrits et cinq-millions de volontaires intégreront les rangs des forces armées américaines pendant la Seconde Guerre mondiale. L'administration gouvernementale crée le War Production Board : cette instance réquisitionne les industries et les met au service de l'économie de guerre. Les ressources du pays sont utilisées à leur niveau maximal pendant tout le conflit : les États-Unis produisent ainsi 300 000 avions, 12 000 navires, 86 000 tanks, 15 000 véhicules blindés, 2 500 000 camions et au-delà de 15 000 000 d'armes, sans compter les munitions. Nul besoin de dire que ces dépenses militaires mettent définitivement fin à la Grande Dépression : les consommateurs reprennent le chemin des boutiques. Le détaillant Macy's fait des ventes record le 7 décembre 1944.

La force des Alliés mène l'Allemagne à capituler le 8 mai 1945. Le président Roosevelt n'aura pu assister au triomphe de l'armée dont il est le commandant en chef, puisqu'il s'est éteint trois semaines auparavant. Son vice-président, Harry Truman, lui succède. Dès qu'il investit le Bureau ovale, ses conseillers lui révèlent l'existence du Projet Manhattan, protégé par le plus grand des secrets : depuis qu'ils ont découvert la réaction atomique en 1942, les Américains tentent de mettre sur pied une arme nucléaire, aidés notamment par Albert Einstein. Trois ans plus tard, les essais menés dans le désert du Nouveau-Mexique sont concluants : l'arme nucléaire est prête à être utilisée. À ce moment, la Deuxième Guerre mondiale fait toujours rage sur le front japonais. Le président Truman autorise donc l'utilisation de la nouvelle arme de destruction massive. Le 6 août 1945, le bombardier *Enola Gay* largue la bombe *Little Boy* sur Hiroshima : la ville est rasée sur le coup, faisant 130 000 victimes. Trois jours plus tard, la bombe *Fat Man* est lancée sur Nagasaki. Bilan : 60 000 morts. Le 12 aout, redoutant une autre utilisation du feu nucléaire, le Japon annonce sa reddition : la Seconde Guerre mondiale vient de s'achever. Néanmoins, le prix de cette paix sera élevé, puisque la course à l'armement nucléaire est désormais lancée.



HIROSHIMA APRÈS LES ATTAQUES NUCLÉAIRES

LE MOUVEMENT DES DROITS CIVIQUES



UN AFRO-AMÉRICAIN BUVANT DE L'EAU UNIQUEMENT RÉSERVÉE AUX GENS « DE COULEUR » (COLORED MEN)

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'ex-URSS et les États-Unis gagnent en prestige et acquièrent le statut de superpuissances; ainsi, ils imposent leurs visées à la communauté internationale. Malheureusement, les conceptions politiques soviétiques et américaines sont incompatibles : l'idéologie communiste des premiers se heurte à la vision capitaliste des seconds. Ce conflit est à la base de la guerre froide, qui terrorisera les citoyens américains, particulièrement pendant les années 1960. En effet, lors de la crise des missiles de Cuba, les Américains craindront d'être frappés par les fusées nucléaires soviétiques, installées à Cuba et pointées en direction des États-Unis.

Si la société américaine est impliquée dans de nombreux conflits sur la scène internationale, elle est également secouée de l'intérieur. Les Africains-Américains ont longtemps fait les frais de l'esclavagisme, jusqu'à ce que les XIII^e et XIV^e amendements viennent bannir cette pratique barbare. Néanmoins, dans les années 1960, ils sont toujours victimes d'une discrimination innommable au pays de la liberté. Un clivage important persiste entre les Blancs et les Noirs : de 1950 à 1959, les Blancs touchent des salaires deux fois plus élevés que leurs homologues afro-américains. Les états du Sud pratiquent ouvertement la ségrégation raciale; une série de lois discriminatoires, les lois Jim Crow, interdisent aux Noirs de se mêler aux Blancs dans les lieux publics. On leur assigne les pires places à bord des trains et des autobus; au restaurant, on les isole dans des salles à part. Dans certains états, les mariages « interraciaux » sont interdits. Les écoles sont dites ségréguées : elles admettent les élèves sur la base de la couleur de leur peau. Pire encore : on restreint sévèrement le droit de vote, que la constitution reconnaît pourtant aux citoyens afro-américains. Pour atteindre ce but ignoble, on recourt à un stratagème particulièrement retors : on fait passer des tests de connaissances ou d'habiletés intellectuelles aux Noirs. S'ils les échouent, on ne leur reconnaît pas le droit de vote. Or, la réussite de ces épreuves est à peu près impossible pour eux, à cette époque : la population noire, marginalisée et mise au ban de la société, est sous-scolarisée et démunie !

Les Noirs, victimes des persécutions, ont depuis longtemps entrepris leur combat pour obtenir la reconnaissance. Il portera enfin ses fruits à partir de 1954. Un jugement de la Cour suprême invalide alors le principe du « séparés mais égaux », qui permet l'existence des écoles ségréguées. Désormais, les établissements scolaires devront traiter les demandes d'admission sans égard à la couleur de la peau. Il faut attendre 1957 pour que des Noirs aient le courage de s'inscrire à un établissement blanc de Little Rock, en Arkansas. Malgré la nouvelle législation, on leur refuse l'admission. Il faut que le président Eisenhower fasse intervenir l'armée pour que cessent les pratiques ségrégationnistes.

D'autres évènements surviendront et continueront d'accélérer la marche de l'Histoire. En 1955, Rosa Parks, une jeune habitante noire de Montgomery, en Alabama, refuse de céder son siège à un Blanc. Elle déclenche un mouvement de masse : la population noire boycotte les bus de la compagnie. Parks reçoit l'appui de Martin Luther King, un jeune pacifiste de 27 ans qui milite depuis longtemps en faveur de la reconnaissance des droits civiques. D'autres groupes de jeunes activistes, blancs et noirs, nolissent des autobus et sillonnent les routes fédérales; ils s'arrêtent à toutes les haltes routières, autant celles qui sont réservées aux Blancs qu'aux Noirs. Cette simple mesure déclenche des hostilités : des suprématistes blancs incendent un des autobus et battent les pacifistes à coups de bâton. Cet épisode dramatique choque la population américaine : Robert Kennedy, le frère de John F. Kennedy, intervient afin que les routes fédérales soient déségrégées. Certains militants noirs comme Malcolm X sont exaspérés et en appellent à une lutte armée.

Ces revendications convaincront le président Kennedy d'élaborer une législation interdisant la discrimination, qu'elle soit basée sur la race, le sexe, l'origine nationale ou la religion. Elle ne sera pas votée du vivant de John F. Kennedy, à cause de la frilosité initiale du Congrès. L'assassinat de JFK agira comme un électrochoc et permettra l'adoption de cette mesure. Le mouvement des droits civiques des années 1960 améliorera le sort des Africains-Américains, bien que leur combat ne soit pas encore terminé. En revanche, ce mouvement aura été meurtrier : outre le président Kennedy, Malcolm X est assassiné en 1965, Martin Luther King, en 1968, puis Robert Kennedy, en 1968. Ces pertes tragiques ne seront pas vaines : le combat pour l'égalité est entamé. Dans les années 1970, lors des émeutes du Stonewall, la communauté gaie condamnera à son tour la discrimination dont sont victimes les personnes homosexuelles.



MARTIN LUTHER KING

LA BELLE PROVINCE DE 1918 À 1965



LE QUÉBEC PLONGE DANS LA GRANDE DÉPRESSION

Depuis 1918, le Québec est en proie à une grande effervescence sociale : après la Première Guerre mondiale, les citoyens cèdent à l'appel des plaisirs de la société de consommation : « Un gout du luxe se manifeste dans le vêtement. On veut être à la mode, posséder une automobile, aller au cinéma, prendre des vacances dans les lieux de villégiature les plus connus », écrit l'historien Jacques Lacoursière. Le clergé peine à contenir tant de débordements : il sermonne les femmes, qui encourageraient le vice en portant des pantalons, des décolletés trop plongeants et des maillots de bain qualifiés d'indécent. Les cabarets foisonnent à Montréal : on vient de loin pour danser au son de la musique jazz et pour fréquenter le *Red Light* de la métropole canadienne-française. En effet, en entrant dans un édifice éclairé par une lanterne rouge, les noctambules savent qu'ils pénètrent dans une maison close, établissement illégal alliant prostitution, alcool et jeux.

L'économie est gagnée par la même frénésie : les investisseurs jouent leurs économies en Bourse, où les compagnies cotées prennent vite de la valeur. Par exemple, les actions de l'International Nickel valent 87 \$ au début de 1928, mais elles se vendent 263 \$ à la fin de l'année. Le taux de chômage atteint tout juste 7 % : le Québec est pratiquement en situation de plein-emploi, la quasi-totalité des travailleurs qualifiés étant à l'ouvrage.

Toutefois, la production est telle que des surplus s'accumulent : la culture du blé et l'industrie des pâtes et papiers produisent trop de biens par rapport à la demande. Le 24 octobre 1929, on apprend l'affondrement des cours de la Bourse de New York. À la réouverture des marchés, la Bourse de Montréal réagit plutôt bien, mais elle sombre à la suite du New York Stock Exchange lors du Jeudi noir. Le taux de chômage croît sans que rien ne puisse le freiner : il s'établit à 3,9 % en septembre 1929, mais augmente tant en octobre (7,9 %), en novembre (13,6 %) qu'en décembre 1929 (14,5 %). L'année suivante, c'est 22,8 % des Canadiens-français aptes à travailler qui sont toujours mis à pied, situation qui perdure lors des cinq années suivantes. La principale solution envisagée par le gouvernement libéral de Taschereau est simple : on suggère le retour à la terre aux sans-emploi habitant la ville. Par des mesures incitatives financières, on veut encourager les citadins démunis à quitter les grandes agglomérations pour développer des régions ressources. De grands travaux publics sont lancés pour donner du travail aux chômeurs, mais rien ne semble à même d'endiguer la crise.

À l'époque, les régimes actuels d'assurance-chômage ou d'assistance sociale n'existent pas : bien que les gouvernements débloquent des fonds de secours d'urgence et bien que les communautés religieuses aident les nécessiteux, la misère gagne les villes. Des locataires sont évincés de leur logement, faute de pouvoir en payer les mensualités; d'autres occupent des appartements surpeuplés dans des conditions abjectes, inimaginables aujourd'hui : le Québec vient à son tour de sombrer dans la Grande Dépression. Peu de sociétés développées seront aussi ébranlées par la crise de 1929 que le Canada.



MARY TRAVERS
(LA BOLDUC)

Malgré tout, une idole populaire parvient à redonner le sourire aux Canadiens-français affectés par la crise : Mary Rose Anna Travers, dite La Bolduc. Originaire de Newport, on considère qu'elle est la première chansonnier québécoise. Avec sa turlute ainsi que son langage coloré, populaire et sans prétention, la Bolduc rejoint les familles ouvrières. Elle chante les misères de la crise économique et tente de raviver le courage. Dans *Ça va venir, découragez-vous pas*, elle chante : « Mes amis, je vous assure que le temps est bien dur/Il faut pas s'encourager, ça va bien vite commencer/De l'ouvrage, y va en avoir pour tout le monde cet hiver/Il faut bien donner le temps au nouveau gouvernement ». Et justement, ce gouvernement, elle n'hésite pas à le critiquer quand il agit trop mollement, dans sa chanson *Sans travail*, notamment. À Montréal, sous la direction de Rose Ouellet, dite *La Poune*, Manda Parent, Olivier Guimond

père, Olivier Guimond fils et Juliette Pétrie, entre autres, présentent une revue burlesque chaque semaine au Théâtre National. Des tirages y sont organisés, permettant aux spectateurs de gagner des denrées.

Alors que la population s'enfonce dans la misère, les idées extrémistes se répandent. À droite, Adrien Arcand fonde le Parti national social chrétien, directement inspiré des théories d'Hitler et de Mussolini. Même la Bolduc, dans ses chansons, témoigne d'une certaine intolérance envers les étrangers : comme plusieurs de ses compatriotes, elle juge que les immigrants qui travaillent volent des emplois aux Canadiens... À gauche, des militants communistes publient des journaux et distribuent de la propagande pour diffuser leur idéologie. Puisqu'elle s'oppose ouvertement au capitalisme et au pouvoir religieux, elle suscite l'inquiétude dans les milieux ecclésiastiques et politiques québécois. Les esprits s'échauffent...



MAURICE DUPLESSIS

C'est dans ce contexte de mécontentement populaire que Maurice Le Noblet Duplessis et son parti, l'Union nationale, prennent le pouvoir en 1936. Duplessis entend bien maitriser les militants extrémistes, qu'ils soient de droite ou de gauche. Il fait adopter, au printemps 1937, la Loi du cadenas. Cette mesure légale permet aux forces policières de fouiller et de condamner tout lieu soupçonné d'héberger des sympathisants ou des activités jugées communistes. Or, quiconque n'est pas en accord avec le gouvernement Duplessis est vite taxé d'être communiste : les leaders syndicaux, les partisans d'une plus grande justice sociale ou les progressistes de tout acabit sont jetés en prison après un procès vite expédié où ils ont peu de chance de prouver leur innocence.

À partir de 1938, la situation politique mondiale se tend : un conflit mondial est imminent. Le Canada déclare la guerre à l'Allemagne le 9 septembre 1939. Graduellement, l'essence, le tissu et la nourriture sont rationnés, les médias sont censurés, la surveillance policière s'accroît : c'est la guerre totale, puisque toutes les ressources de la nation sont mises au service d'une économie de guerre. Surtout, des contingents de Canadiens conscrits sont envoyés bon gré, mal gré, pour servir outre-mer. Les femmes, quant à elles, sont appelées à travailler dans les usines d'armement. L'effort de guerre du Canada est considérable : dans la patrie de Mackenzie King, on produit 815 729 véhicules militaires, des armes et des munitions pour le compte des Alliés. L'effort industriel canadien est tel qu'il redynamise finalement l'économie, que la Grande Dépression avait anéantie durablement.

Pendant les vingt années qui suivent la crise, le Québec passe de société agricole à puissance industrielle nord-américaine. La naissance de la société de consommation et la forte demande de matériaux servant à reconstruire une Europe dévastée propulsent l'économie d'après-guerre. L'agriculture, principale activité économique de la Belle Province depuis longtemps, perd de son importance : alors qu'on dénombre plus de 145 000 exploitations agricoles en 1941, on en compte moins de 100 000 dix ans plus tard. Les exploitations restantes se consacrent de plus en plus à l'élevage ou à la culture de grande échelle. De 1931 à 1951, le nombre de Québécois travaillant dans les industries double, passant de 111 325 à 235 580. La situation est similaire en ce qui concerne le secteur des services : 73 674 hommes y œuvrent en 1931 contre 133 516 vingt ans plus tard. Les Québécoises intègrent massivement le marché du travail : six ans après la guerre, elles sont presque 300 000 à occuper un emploi. En 1956, le *New York Times* qualifie le Québec de « nouveau géant industriel » : la province produit plus de quatre-milliards de dollars de biens et de services annuellement. Les ventes au détail, elles, dépassent les trois-milliards de dollars.

Le règne de Maurice Duplessis n'est pas étranger à cette renaissance économique : le « Chef » impose sa vision avec autorité, ne tolérant pas l'opposition. Par exemple, il stimule l'économie du Québec en ouvrant le nord de la province au développement minier. Pour y arriver, il courtise les investisseurs étrangers. En contrepartie, il leur cède les ressources extraites à des prix dérisoires et il leur octroie de très longs baux. Ainsi, la *Hollinger North Shore Exploration* peut faire de la prospection et de l'exploitation minières sur un territoire de plus de 10 000 kilomètres carrés pendant vingt ans et ne payer le minerai extrait qu'un sou la tonne !



Certes, les unionistes laissent des legs importants : ils accélèrent l'électrification rurale à partir de 1948, dotent le Québec de son drapeau, le fleurdilisé (1948), puis créent l'impôt provincial sur le revenu (1954), afin de favoriser l'autonomie du Québec. Néanmoins, de concert avec l'Église catholique, les unionistes maintiennent leur emprise sur la morale et, surtout, font la promotion d'un conservatisme politique et social. Bien qu'ils pilotent la reprise économique, ils semblent refuser que les Québécois entrent pleinement dans la modernité. Au fil du temps, les pratiques discutables du gouvernement unioniste sont mises au jour : sa légitimité et son intégrité sont remises en cause.

Tout d'abord, on réalise que Duplessis et ses acolytes bafouillent les principes démocratiques élémentaires en pratiquant le « patronage ». Le principe est plutôt simple : le gouvernement Duplessis fait des largesses à des individus ou à des groupes sociaux influents en échange de leur vote. Des contrats gouvernementaux sont octroyés à des compagnies produplessistes, qui s'engagent à verser une part de leurs profits à l'Union nationale. Aux électeurs de Saint-Pâcome, il déclare : « Vous voulez que l'entrée de la grand-route (...) soit asphaltée ? Votez pour mon homme et elle le sera. Vous voulez un pont sur la rivière pour remplacer le vieux traversier ? Dites-le-moi avec vos votes ! » Dans certains comtés, l'Union nationale recourt à des boîtes de scrutin à double fond cachant de faux votes pour Duplessis. Parfois, on dénombre même plus de votes qu'il n'y a d'électeurs. Face à cette situation pour le moins gênante, le premier ministre se contente de déclarer : « C'est l'enthousiasme populaire ! »

Ensuite, l'accumulation de lois et de mesures antiouvrières en est venue à exaspérer les travailleurs : en 1938, on interdit aux employés du secteur public de se syndiquer. La même année, le gouvernement s'autorise à modifier les clauses d'une convention collective sans l'accord de la partie patronale ou de la partie syndicale. En 1954, la loi 19 permet au gouvernement de ne pas reconnaître un syndicat qui renfermerait des communistes dans ses rangs. Les grèves des mineurs d'Asbestos (1949) et des ouvriers du textile de Louiseville (1952) dégénèrent : dans les deux cas, Duplessis ordonne des interventions musclées, qui débouchent sur des épisodes sanglants et violents. Devant de tels abus de pouvoir, une frange importante du clergé manifeste son soutien aux travailleurs, désavouant le mode d'intervention de Duplessis.

À l'aube des années 1960, 70 % de la population québécoise habite la ville. La société a changé; pourtant, le divorce, l'avortement et l'homosexualité sont toujours interdits. Jusqu'en 1964, la femme est considérée comme *incapable* d'un point de vue juridique. Selon les lois alors en vigueur, elle doit obéissance à son mari, n'a aucun droit de gérer les biens familiaux et ne peut travailler si son époux ne lui en donne pas la permission. Étouffée par les scandales, engluée dans le conservatisme, l'Union nationale périclite quand Maurice Duplessis décède tragiquement, à la surprise générale, le 7 septembre 1959. Le règne des unionistes, que certains qualifient de *Grande Noirceur*, achève : la Révolution tranquille s'apprête à éclater.



GRÈVES DES MINEURS D'ASBESTOS

LA VIE CULTURELLE

DANS LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE : QUELQUES REPÈRES

LES ÉTATS-UNIS DEVIENNENT UNE SUPERPUISANCE POLITIQUE APRÈS LA SECONDE GUERRE MONDIALE. CONSÉQUEMMENT, LA CULTURE AMÉRICAINE, INNOVATRICE, S'IMPOSE GRADUELLEMENT JUSQU'À CONQUÉRIR LE GLOBE. À PARTIR DU XX^E SIÈCLE, LE « RÊVE AMÉRICAIN » TEINTE LA PRODUCTION ARTISTIQUE AMÉRICAINE, DES ŒUVRES ROMANESQUES, POÉTIQUES ET THÉÂTRALES AUX CRÉATIONS MUSICALES OU CINÉMATOGRAPHIQUES. REPÈRES POUR MIEUX COMPRENDRE LA VIE CULTURELLE AU PAYS DE L'ONCLE SAM.

LA CONQUÊTE DE L'INDÉPENDANCE

En 1776, les Treize colonies britanniques de la côte est américaine réclament leur indépendance. Le futur état de New York et les colonies de la Nouvelle-Angleterre – le Massachusetts, le New Hampshire, le Connecticut et le Rhode Island – forment alors le cœur d'un pays naissant : les États-Unis. La littérature met un certain temps avant de prendre racine dans le Nouveau Monde. Aux États-Unis comme au Québec, on ne saurait demander des œuvres d'imagination au tout début de la colonisation : à ce moment, l'observation patiente de l'humain ou de la nature dans les œuvres littéraires n'est pas une priorité.

Benjamin Franklin, qui vécut de 1706 à 1790, est le plus grand auteur de cette période. S'il a joué un rôle déterminant dans la naissance des États-Unis, on oublie trop souvent le mérite littéraire de ses écrits. Pourtant, ils figurent parmi les premiers, en Amérique du Nord, à présenter quelque originalité. Il est le seul père fondateur de l'Amérique à signer les trois documents à la base des États-Unis : la Déclaration d'indépendance, le traité de Paris et la Constitution américaine.

LE XIX^E SIÈCLE

Lorsque le romantisme, un mouvement littéraire, atteint la France et l'Angleterre, les États-Unis n'échappent pas à son influence. Le plus connu des poètes de cette époque est Walt Whitman.

EXTRAIT DE Ô CAPITAINE, MON CAPITAINE !

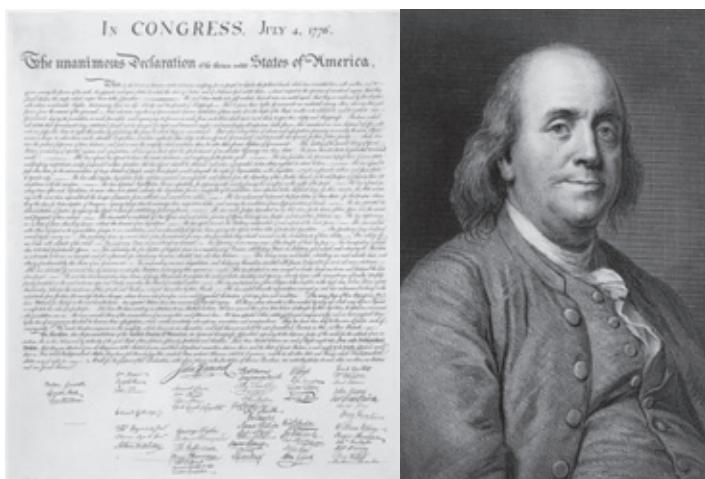
Ô Capitaine ! Mon Capitaine ! Finie notre effrayante traversée !
Le navire a tous écueils franchis, le trophée que nous cherchions
est conquis
Le port est proche, j'entends les cloches, la foule qui exulte,
En suivant la stable carène des yeux, le vaisseau brave et farouche.

Mais ô cœur ! cœur ! cœur !
Ô les gouttes rouges qui saignent
Sur le pont où gît mon Capitaine,
Etendu, froid et sans vie.

Une autre figure importante mais plutôt curieuse s'impose aussi à cette époque : Edgar Allan Poe. Il amène la littérature américaine sur des territoires jusque-là inexplorés. Avec *Double assassinat dans la rue Morgue*, notamment, il crée littéralement le roman policier moderne. Il passe à la postérité avec ses contes fantastiques, dans lesquels il se plaît à tourmenter l'esprit par des analyses profondes et terribles. Charles Baudelaire, célèbre poète et critique français, traduira les œuvres de Poe, le faisant connaître à travers le monde francophone.

À l'orée du XX^e siècle, Mark Twain n'hésite pas à critiquer ses compatriotes en dépeignant la société américaine du sud-ouest; néanmoins, ses héros les plus célèbres, Tom Sawyer et Huckleberry Finn, sont d'abord et avant tout prétexte à la narration d'aventures sur un mode humoristique. L'auteur Jack London, se fondant sur ses propres expéditions dans l'Ouest ou dans le Grand Nord, écrit des romans de la nature; au passage, il n'hésite pas à montrer la misère ouvrière.

On joue des pièces de théâtre en Amérique, au moins depuis le début du XVIII^e siècle, époque de la construction des premiers théâtres dans certains états (New York, Virginie, Caroline du Sud). À New York, le secteur de Broadway et de la 42^e rue commence à accueillir ses premiers théâtres à partir des années 1880 : ils constituent le foyer où se développe et se popularise la comédie musicale. Ainsi, à la fin du XIX^e siècle, une tradition culturelle états-unienne est solidement implantée en Amérique. Elle conquerra la totalité du globe pendant le siècle suivant.



LA DÉCLARATION D'INDÉPENDANCE AMÉRICAINE

BENJAMIN FRANKLIN

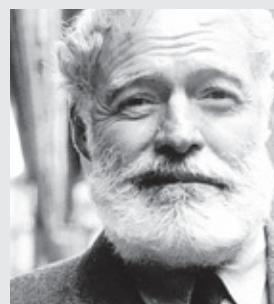


LE XX^E SIÈCLE : LA CULTURE AMÉRICAINE À LA CONQUÊTE DU MONDE

Au XX^e siècle, le roman américain explose. Les œuvres d'auteurs comme Theodore Dreiser se font critiques. Ainsi, quelques années avant la crise économique de 1929, le roman *Sister Carrie* montre les misères et les splendeurs de la société américaine. Surtout, le mouvement de la *Lost Generation* émerge (»VOIR L'ENCADRÉ *L'ENTRE-DEUX-GUERRES : LA GÉNÉRATION PERDUE*«). Il marque l'arrivée des plus dignes représentants de la littérature américaine du XX^e siècle : Henry Miller, Francis Scott Fitzgerald, Ernest Hemingway et William Faulkner.

L'ENTRE-DEUX-GUERRES : LA GÉNÉRATION PERDUE «*LOST GENERATION*»

Après la Deuxième Guerre mondiale, un cercle d'auteurs américains se réunit à Paris : Ernest Hemingway en fait partie. On le considère comme la figure de proue du mouvement de la *Lost Generation*. Les auteurs qui s'y affilièrent désapprouvent les États-Unis d'après-guerre, axés sur un matérialisme rampant qui fait fi de l'émotion sincère. Ainsi, dans la capitale française, ils profitent des Années folles et tentent de se remettre du traumatisme de la Guerre mondiale. Dans ses œuvres, Hemingway traite des horreurs de la guerre, notamment dans *A Farewell to arms* (*L'Adieu aux armes*, 1929) alors qu'il décrit l'horreur et la futilité des conflits armés. L'auteur de *The Old Man and the Sea* (*Le Vieil homme et la mer*, 1952) fera souvent référence aux grands combats de son temps. Francis Scott



ERNEST HEMINGWAY

Fitzgerald est également affilié à ce mouvement et crée plusieurs œuvres qui, si elles sont aujourd'hui mythiques et incontournables, sont au départ reçues dans l'indifférence générale. Ainsi en va-t-il de *Tender is the night* (*Tendre est la nuit*, 1934) et de son œuvre la plus célèbre, *The Great Gatsby* (*Gatsby le Magnifique*, 1925). L'activité de ce cercle littéraire a été évoquée au cinéma dans le plus récent film de Woody Allen, *Midnight in Paris* (*Minuit à Paris*, 2011).

Les œuvres de John Steinbeck s'inscrivent en droite ligne dans le mouvement de la *Lost Generation* : dans ses romans, il prend position en faveur des ouvriers. Il décrit avec une grande sensibilité les méfaits provoqués par la société capitaliste, obsédée par l'arrivisme et le matérialisme. On comprend donc aisément pourquoi les Okies et le phénomène du *Dust Bowl* suscitent sa sympathie : victimes de la quête effrénée du profit des propriétaires terriens, ces citoyens perdent tout et risquent leur vie lors de l'exode.

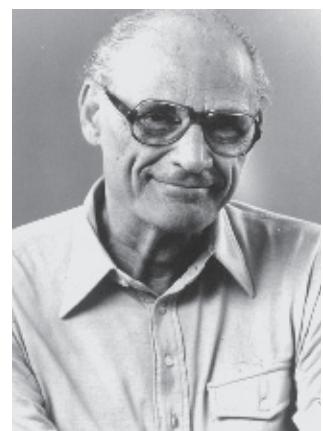
Au moment de la Grande Dépression, le roman noir devient un des genres littéraires les plus populaires. La figure légendaire du détective privé constitue le cœur de ce nouveau genre. Par exemple, Raymond Chandler crée le personnage de Philip Marlowe et Dashiell Hammett, celui de Sam Spade. Leurs œuvres seront adaptées au cinéma, Humphrey Bogart incarnant ces héros mythiques. Le détective privé intervient dans un univers obscur, qui montre les dessous les plus sombres de la société américaine.



EUGENE O'NEIL

Alors que foisonne la création romanesque, le théâtre américain n'est pas en reste. Avant la Seconde Guerre mondiale, Eugene O'Neill (1888-1953) introduit dans le théâtre américain un réalisme dramatique initié par Anton Tchekhov, Henrik Ibsen et August Strindberg. Ses écrits impliquent des personnages qui vivent en marge de la société et qui luttent pour maintenir leurs espoirs et leurs aspirations. Ils glissent finalement dans la désillusion et le désespoir. Ce faisant, O'Neill explore les aspects les plus sombres de la condition humaine dans ses pièces les plus célèbres : *Désir sous les ormes* (1925) et *Long voyage vers la nuit* (1941).

D'autres dramaturges jouent un rôle d'avant-plan à cette époque. Leurs œuvres, vite adaptées au cinéma, leur permettent de trouver écho auprès d'un public très large. On pense surtout à Arthur Miller (1915-2005), à qui l'on doit plusieurs œuvres importantes, notamment *A View From the Bridge* (*Vu du pont*, 1955), *All my Sons* (*Ils étaient tous mes fils*, 1947) et *The Crucible* (*Les sorcières de Salem*, 1953). Sa pièce la plus célèbre est assurément *La Mort d'un commis voyageur* (*Death of a Salesman*, 1947) ; elle met en scène Willy, un vendeur itinérant usé et rétrogradé par une compagnie à laquelle il a pourtant tout donné. Rongé par ses démons, il agit en tyran avec sa famille et entretient une relation hautement conflictuelle avec son fils Biff.



ARTHUR MILLER

Tennessee Williams (1911-1983) marque également la dramaturgie américaine du XX^e siècle avec des pièces comme *La Ménagerie de verre* (*The Glass Menagerie*, 1944), *Un tramway nommé désir* (*A Streetcar Named Desire*, 1944), *Une chatte sur un toit brûlant* (*Cat on a Hot Tin Roof*, 1955) et *Soudain l'été dernier* (*Suddenly Last Summer*, 1958).



TENNESSEE WILLIAMS

La pauvreté, la misère, la tristesse, les rêves déchus constituent des thèmes récurrents dans la littérature américaine du XX^e siècle. Les comédies musicales, plus lumineuses, rompent avec cette atmosphère lourde. Elles sont nombreuses à tenir l'affiche à Times Square, dans le *Theater District* new-yorkais, au croisement de Broadway et de la 7^e avenue. Dans les années 1920, quelque 200 pièces et comédies musicales y sont montées chaque année. Le théâtre de Broadway est la forme de théâtre professionnel la plus connue du public américain. L'inventivité des mises en scène et la qualité des artistes et artisans qui œuvrent dans le *Theater District* new-yorkais rendent les productions de Broadway prestigieuses. Avec le West End, le quartier des spectacles de Londres, Broadway incarne le plus haut niveau du théâtre commercial anglophone.

DES ANNÉES 1960 À AUJOURD'HUI : UNE PRODUCTION ARTISTIQUE ÉCLECTIQUE

Trente ans après les auteurs de la *Lost Generation*, de jeunes créateurs ont eux aussi le sentiment d'être fatigués, notamment par le conservatisme de leur époque. Dans les œuvres qu'ils rédigent, ils font donc état d'une grande ouverture et d'une liberté sexuelle de plus en plus grande. Cette *Beat Generation* désire cultiver davantage la spontanéité. Elle invite à suivre davantage le rythme du cœur en toutes choses. Ceux qui s'identifient à ce nouveau mouvement sont vite surnommés les *beatniks* – contraction de *Beat* et *Spoutnik*, un satellite russe. Par là, on veut manifestement suggérer qu'ils seraient des sympathisants communistes, eux dont la liberté provoque la suspicion...

Quatre figures constituent ce mouvement de la *Beat Generation* : Jack Kerouac, d'origine franco-canadienne, Alan Ginsberg, William Burroughs puis Gregory Corso. Parmi les œuvres de ces auteurs, une est emblématique de toute la mouvance beat : *Sur la route*, écrit par Kerouac (*On the Road*, 1957). Dans le roman, l'auteur raconte les aventures qu'il vit alors qu'il vagabonde, sillonnant le continent nord-américain avec son compagnon de fortune, Dean Moriarty. Le roman aurait été écrit en trois semaines seulement, sur un immense rouleau de papier parchemin : il ne sera publié qu'après avoir été travaillé par Kerouac pendant six ans, à la demande de son éditeur. Il en résulte un style d'écriture sans contraintes, apparenté à celui des surréalistes.

Plusieurs passages ont dû être atténués avant la publication, bien que Kerouac ne soit pas d'accord avec de telles coupes : la morale puritaire des années 1950 n'était pas encore prête à accueillir complètement une œuvre jugée subversive. L'écriture des auteurs affiliés à la *Beat Generation* alimentera les révoltes sociales : plusieurs d'entre eux affichent ouvertement leur homosexualité et leurs œuvres lanceront les revendications de la communauté gaie, jusqu'alors marginalisée et réduite au silence.

À la même époque, la production théâtrale américaine devient si féconde et hétérogène qu'il semble impossible d'en dégager en quelques mots les lignes de force : on se risquera ici seulement à citer David Mamet et Sam Shepard. À côté du théâtre officiel de Broadway se développe celui d'*off-Broadway*, puis celui d'*off-off-Broadway* : ces désignations rendent compte de la multiplicité des productions théâtrales. Si les plus commerciales sont présentées dans les grands théâtres de Broadway, les créations d'avant-garde sont courues pour leur originalité. Elles prennent l'affiche dans de plus petites salles, à l'écart de Broadway (*off-Broadway* ou *off-off-Broadway*).



JACK KEROUAC



**Hydro
Québec**

**L'équipe de la LIBRAIRIE FORTIER
rend hommage à tous les comédiens de la
COMÉDIE HUMAINE
et vous souhaite BON SUCCÈS!**



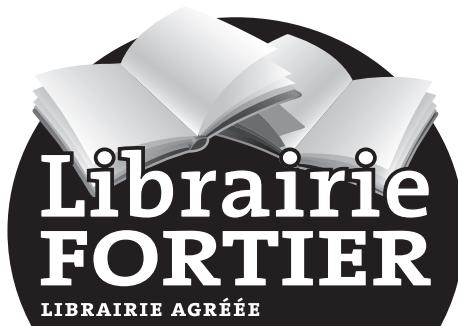
Une librairie dévouée à promouvoir le talent...

Située à la Place St-Eustache depuis 1967, la LIBRAIRIE FORTIER est une librairie agréée entièrement dévouée à promouvoir les auteurs et leur talent à un nombre de lecteurs toujours grandissant tout en offrant un grand choix de livres à des prix abordables.

Grâce à nos services de SALON DU LIVRE dans les institutions scolaires et centres commerciaux et nos SÉANCES DE SIGNATURE d'auteurs de diverses publications, nous aspirons à faire découvrir les plaisirs de la lecture aux lecteurs de tous âges.



367, boul. Arthur-Sauvé, Place St-Eustache (Qc) J7P 2B1
Tél. : 450-473-2894 • info@librairiefortier.ca
COMMANDÉZ EN LIGNE : www.librairiefortier.ca





ÉCO ENTREPRISES QUÉBEC

EST FIER D'APPUYER LA COMÉDIE HUMAINE DANS SA MISSION ÉDUCATIVE

Pour une 3^e année consécutive, ÉEQ encourage la promotion de la culture auprès des jeunes, autour de valeurs qui lui sont chères :

équité
intégrité
responsabilité

En vertu de la Loi sur la qualité de l'environnement du Québec, ÉEQ représente plus de 3 000 entreprises et organisations qui mettent sur le marché québécois des contenants, des emballages et des imprimés.

Les membres de ÉEQ sont animés par des principes de développement durable et encouragent les initiatives novatrices.

Au nom de ses membres, ÉEQ souhaite succès et longue vie à La Comédie Humaine !

Depuis 2005...

Les entreprises et les organisations qui mettent sur le marché québécois des produits que nous retrouvons en magasin dans des contenants et des emballages, de même que des produits imprimés, financent la collecte sélective.

Dans une perspective de responsabilité partagée, l'industrie contribue à bonifier le service municipal qui dispose des matières qu'elle met sur les tablettes.

ÉEQ représente des...

- Manufacturiers de produits durables et de consommation
- Détaillants et distributeurs
- Entreprises et organisations de services

RÉCUPÉRER, C'EST RECRÉER...

Avec du **papier**, on crée du/des...
 • papier à écrire
 • papier hygiénique
 • enveloppes
 • papier essuie-tout
 • boîtes d'oeufs
 • boîtes à mouchoirs, etc.

Avec du **verre**, on crée des...
 • matériaux isolants pour maisons
 • bouteilles
 • agrégats de béton et d'asphalte, etc.

Avec du **plastique**, on crée des...
 • bouteilles
 • tapis
 • vêtements de polar
 • bancs de parc
 • tables de pique-nique
 • tuyaux
 • pots de jardinage, etc.

Avec du **métal**, on crée des...
 • clous et outils de construction
 • boîtes de conserve
 • infrastructures
 • canettes de boissons gazeuses
 • pièces d'automobile, etc.



Pour plus d'information

www.ecoentreprises.qc.ca



Fière de jouer un rôle de soutien dans les arts de la scène

C'est avec grand plaisir que la Banque Nationale vous invite à vivre l'expérience de La Comédie Humaine.

